

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

*R. P. J. Charbonois*

J. M. J.

No 22, 2me année

29 mai 1892

# LA FAMILLE

Publication hebdomadaire — de simple lecture —  
— dédiée à la famille

---

F. A. BAILLAIRGE, Ptre

Directeur

Auquel doivent être adressées toutes communications  
relatives à la revue et tous chèques et mandats-postes.

—:o:—

## SOMMAIRE

Le conseil ou la persuasion, pour la  
mère de famille

F. A. BAILLAIRGÉ, ptre.

Héros et Saints

D. CORTÈS

Pourquoi ?

WILFRID

A Rome : Par ci, Par là

J. B. PROULX, ptre

La Seconde Mère

H. G.

---

Prix de l'abonnement : \$1.00 par an

Les abonnements datent du 1er Janvier

UN NUMERO, 2 CENTINS

---

ON S'ABONNE À JOLIETTE P. Q. CANADA.

## Prime offerte aux abonnés de la FAMILLE

Comme nous l'avons annoncé, les ENGLISH HOMONYMS et les HOMONYMES FRANÇAIS, du même auteur, se vendent, l'exemplaire broché 30 centins, relié 50 centins.

Jusqu'à nouvel ordre, qu'on se le dise, il y aura pour chacun de ces deux volumes une réduction de 50 pour cent pour les abonnés de la FAMILLE.

C'est à-dire que les abonnés de la FAMILLE peuvent avoir l'exemplaire broché pour 15 centins, et l'exemplaire relié pour 25 centins, franc de port.

S'adresser à F. A. Baillaigé, Ptre.

P. S. — Les premiers venus seront les premiers servis.

---

## Attention !!

N'oubliez point que les abonnés de l'ETUDIANT peuvent avoir les HOMONYMES FRANÇAIS de Chs Baillaigé pour 15 centins, et les ENGLISH HOMONYMS du même auteur, pour le même prix.

---

SOUS PRESSE

## Traité classique d'Economie Politique

PAR F.-A. BAILLAIGÉ

—(o):—

250 pages, belle reliure, l'exemplaire 75 centins.

On peut souscrire dès maintenant au bureau de l'ETUDIANT.

---

Achetez la LITTÉRATURE AU CANADA EN 1890. Broché, 50 centins relié 60 centins, franc de port. Hâtez-vous, car on n'a imprimé que 620 exemplaires. Adressez-vous au directeur de la FAMILLE.

---

Madame Theo, 102 rue Cherrier, Montréal, cue les fleurs naturelles, travaille les ornements d'église, enseigne la dentelle au carreau, Valentiniennes, Mâlines e Duchesse. Visite sollicitée.

# LA FAMILLE

REVUE HEBDOMADAIRE

---

L'abonnement, qui est d'une piastre (\$1.00) par an, date du 1er janvier. S'adresser, pour tout ce qui concerne la revue, à F. A. BAILLAIRGÉ, Ptre, à Joliette, P. Q., Canada.

---

MÈRES, CONSERVEZ VOTRE AUTORITÉ.

## I

### LE CONSEIL.

Une mère qui veut réussir dans l'éducation de ses enfants, doit s'appliquer à conserver sur eux son autorité ; les enfants autrement ne suivent aucune direction.

Les mères ont, pour conserver leur autorité : le conseil, le commandement, la menace et le châtement.

Il y a des enfants qui ont de la raison et du cœur, avec ceux-là, le conseil suffit.

Nous appelons conseil, une remarque, une direction, qui, soit pour le ton, soit pour la forme, ne revêt pas l'aspect d'un ordre, d'un commandement.

Heureuses les mères qui ont des enfants, dociles assez, pour plier sous l'effet d'un avis donné par manière de simple remarque.

Inutile alors d'avoir recours à des moyens plus sévères.

La puissance éducatrice des mères doit se mettre *en harmonie* avec la bonne ou la mauvaise nature particulière de chaque enfant.

Dans tous les cas, c'est par la douceur, par la persuasion, qu'il faut commencer, règle générale, avec tous les enfants, même à l'école. Nous entendons parler des enfants qui ont huit ans et plus, car pour la première enfance, il faut un mode spécial dont nous n'avons pas à parler dans le moment.

F. A. BAILLAIRGÉ, ptre.

## HÉROS ET SAINTS

Les héros étaient des hommes qui, à l'aide d'une passion charnelle portée à sa plus haute puissance faisaient des choses extraordinaires ; les Saints sont des hommes qui, ayant renoncé à toutes les passions de la chair et dénués de tout appui charnel, opposent un cœur inébranlable à l'impétueux courant des douleurs.— Les héros, réunissant toutes leurs forces dans une exaltation fébrile, en accablaient quiconque leur faisait obstacle ; les Saints commencent toujours par mettre de côté leurs propres forces et, ainsi désarmés et dépouillés, ils entrent en lutte avec tout ce qui exerce quelque empire en ce monde, avec les puissances infernales et avec eux-mêmes.— Les héros se proposaient de montrer dans la gloire et de se faire un nom fameux parmi les hommes ; les Saints regardent comme de peu de valeur la vaine louange des générations humaines ; ils oublient le soin de leur nom, ils renoncent, comme à une chose vile, à leur volonté ; ils remettent tout et se mettent eux-mêmes entre les mains de Dieu ; convaincus que le grand bonheur de l'homme est de le servir, que son plus grand honneur est de porter sa livrée glorieuse.

Tels furent les héros et tels sont les Saints. Ils ont, les uns et les autres, le contraire de ce qu'ils cherchent. Les héros voulaient remplir la terre du bruit de leur renommée, et les multitudes n'ont pas gardé d'eux le moindre souvenir ; les Saints ne tournaient leurs regards que vers le ciel et ils sont ici-bas honorés, révévés, invoqués, par les peuples et par leurs chefs : les pontifes et les rois conduisent la foule au pied des autels pour leur rendre hommage. Que Dieu est merveilleux dans ses desseins, qu'il est grand dans ses œuvres ! L'homme croit se conduire et c'est Dieu qui le mène ; il croit arriver à une vallée et il se trouve, sans savoir comment, sur une montagne : celui-ci imagine qu'il acquiert la gloire et il tombe dans l'oubli ; celui-là recherche un refuge et le repos dans l'oubli et, tout à coup, il est comme assourdi par la grande voix des peuples qui chantent sa gloire ; les uns sacrifient tout

à leur nom et personne ne porte plus leur nom, qui finit avec eux ; la première chose que les autres déposent sur l'autel de leur sacrifice c'est le nom qu'ils portent, ils l'effacent même de leur mémoire, et ce nom oublié, sacrifié, passant des pères aux fils, se transmet de génération en génération comme un glorieux titre et un riche héritage ; il n'y a point de catholique qui ne se nomme du nom d'un saint.

Ainsi s'accomplit chaque jour la divine parole qui promet l'humiliation aux superbes et l'élévation aux humbles.

DOXOSO CORTÉS.

---

### POURQUOI ?

A LA MÉMOIRE DE MON AMI ZÉPHIR V.

*Décédé le 7 décembre 1891.*

Zéphir, voici que la nature  
Va sortir de son long sommeil,  
Elle apparaît brillante et pure.  
C'est le printemps, c'est le réveil.  
Et moi je reste dans l'attente  
Que tu laisses tes sombres draps.  
Quel est ce rêve qui t'enchanté ?...  
Pourquoi ne t'éveilles-tu pas ?

La terre a frémi sous la flamme  
Que jette le ciel chaque jour  
A tout ce qui possède une âme  
Et qui suit la loi de l'amour.  
Et toi quand la prairie est verte,  
Quand ma chante dans les lilas,  
Dans le tombeau tu dors inerte...  
Pourquoi donc ne revis-tu pas ?

Sur sa tige fragile encore  
La fleur monte et s'épanouit,  
Sous sa lumière qui la dore  
La manière se réjouit.

En vain j'y cherche ton sourire,  
Que vint éteindre le trépas ..  
Réponds au moins, daigne me dire,  
Pourquoi ne me souris-tu pas ?

Le gai rossignol sur la branche  
Gazouille et chante tout le jour  
En ajustant la mousse blanche  
Où s'abritera son amour.  
Et ta langue reste raidie  
Quand toute voix chante ici-bas,  
Ranime ta lèvre sans vie...  
Pourquoi ne me parles-tu pas ?

Et voici le mois de Marie :  
Pour l'honorer les tendres pleurs  
Vont à ses pieds verser leur vie ;  
C'est ce mois cher à tous les cœurs.  
Au pied de l'autel de la mère  
Qui nous protège de son bras,  
Allons porter notre prière—  
Zéphir, pourquoi ne viens-tu pas ?

Ami, voici que la nature  
Va sortir de son long sommeil,  
Elle apparaît brillante et pure :  
C'est le printemps, c'est le réveil.  
Et moi je reste dans l'attente  
Que tu laisses tes sombres draps...  
Quel est ce rêve qui t'enchanté ?  
Pourquoi ne t'éveilles-tu pas ?

Mais je sais qu'un amour suprême  
Est ton partage dans le ciel :  
Ton cœur possède ce qu'il aime,  
Tu vis au printemps éternel.  
Je sais pourquoi sur cette terre  
—Où je ressens encore hélas !  
Les coups de la douleur amère—  
Je sais pourquoi tu ne viens pas.

7 mai 1892.

WILFRID.

## A ROME : PAR ÇI, PAR LÀ.

### CHAPITRE TREIZIÈME

Le 2 ou le 3 de juillet vient échue la moitié de l'intérêt sur l'emprunt de \$25,000.00, c'est-à-dire \$625.00. Au jour dit, vous voudrez bien aller le payer au Bureau de la "London et Lancashire company," qui se trouve, dans la haute maison en pierre jaune, au coin de la rue St Jacques et la Place d'Armes. Le Bureau est au second étage ; il suffit de savoir lire les grosses lettres et de regarder pour le trouver du premier coup. J'ai coutume de traiter avec un nommé M. Flanagan, ou quelque chose comme cela. Veuillez le demander. Si c'est un autre nom, vous pouvez toujours le trouver, en demandant le commis avec lequel j'ai fait la transaction. Si, pour une raison ou pour une autre, vous ne pouviez vous y rendre au jour dit, allez-y le plus tôt possible. Avant de partir, veuillez lire les clauses du contrat, et examiner le reçu qu'ils m'ont signé cet hiver, afin d'être bien sûr qu'il n'y a pas d'erreur ni d'oubli dans le reçu qu'ils vous remettront. Ainsi, je compte sur vous pour faire cette affaire avec toute la prudence qui vous est propre ; avec ce compliment, je me souscris, de votre révérence le très dévoué serviteur.

*Lundi, 2 juin.* — Je me sens un peu fatigué, et je me repose, en faisant ma correspondance. Le climat, pour un homme du Nord, est énervant à Rome. Ce n'est pas qu'il fasse encore très chaud. Vers midi, il y a bien sur les places publiques un étincellement de rayons éclatants qui fatiguent ; mais les soirées sont froides, trop fraîches, plu s fraîches qu'au Canada à pareille époque ; mais, je ne sais pas, il y a dans l'air un énervement qui, à la longue, nous rend mou et *sans dessein*. Bon soir !

*Mardi, 3 juin.* — Je suis bien ; à midi je vais à la Propagande porter une lettre à Mgr Jacobini puis j'arrête chez Mgr Lal elle, où je passe une partie de l'après-midi. En entrant, je trouve une lettre du Père Tenailon qui me dit :

“ Demain mercredi Vième anniversaire de notre fondation romaine, Son Eminence le Cardinal Vicairé vient à St-Claude donner la bénédiction vers les 8 heures du soir. Vous seriez bien aimable d'être des nôtres en cette circonstance ; et aussi de vouloir bien prendre part à notre fête de famille du lendemain midi. Je suis heureux de vous annoncer la bonne nouvelle qui vient de nous arriver du Canada : “M<sup>gr</sup> Fabre permet fondation Montréal.” Vous voyez que les choses marchent du bon côté. A demain donc, cher Monsieur, veuillez croire à mon sentiment bien affectueux en Notre Seigneur Eucharistique.”

Je lui répondis de suite : “ Certainement, je serai des vôtres demain soir et jeudi midi ; et je vous remercie de me procurer ce plaisir, cet honneur et cette récréation eucharistique. Je me réjouis de votre établissement au Canada, et doublement parce que c'est à Montréal. Je ne veux pas qu'il soit oublié que j'ai été le premier à écrire à Monseigneur l'Archevêque de Montréal pour cette affaire, au mois de mars 1885, mon grain de sel a été d'un bien petit poids dans la balance, je le sais ; mais n'importe, cela prouve ma confiance dans vos destinées canadiennes. Puis je tiens à être prophète, ne serait-ce que le plus petit des douze petits. Cependant j'avoue qu'il n'y a pas grand mérite à prophétiser dans une chose aussi claire. Comment expliquer, sans un dessein providentiel, ce courant de vocations du lointain Canada, vers votre communauté naissante, à travers les mers, pardessus des montagnes de difficultés, contre tout sens commun. Vous êtes la communauté qu'il nous faut pour organiser d'une manière régulière et victorieuse la dévotion du Saint Sacrement si cher au cœur de notre population ; et nous sommes le champ qu'il vous faut pour vous donner des sujets innombrables. La communauté sera utile au Canada, et le Canada, à la communauté comme dit Horace : *Alterius sic altera poscit opem res et conjurat amice*. J'irai donc demain, chez vous, me réjouir et prier pour le succès de votre fondation canadienne. J'ai encore dans la bouche et au cœur un petit goût de Frascati.”

*Mercredi, 4 juin.*—Mgr Labelle est venu passer ici une partie de l'après-midi. Cela me repose.—Le Cardinal Vicaire est charmant. Nous avons eu ensemble une longue conversation. Il m'a invité à l'aller voir. C'est l'ordinaire de Rome, tenant la place du pape, comme évêque de la Ville Eternelle.

Je vous envoie, un troisième mémoire. Vous me ferez plaisir en en prenant connaissance. Mon quatrième est à s'imprimer.

Continuez de m'écrire ici jusqu'à la Saint-Pierre inclusivement ; puis adressez comme suit.

Chez madame Durand, 3, cité du Retiro, 3.

Entrée : 30, faub. St-Honoré, 30.

Paris—France.

Continuez de m'écrire souvent, aussi souvent, d'abord à Rome, puis à Paris. Comme je dois faire un petit tour dans le sud et l'ouest de la France, j'aimerais, en arrivant à Paris, à trouver plusieurs lettres de vous. Continuez jusqu'au bout, sans vous négliger, et vous ne saurez croire le plaisir que vous me ferez. A moins de contre ordre, vous écrirez à Paris jusqu'au 12 de juillet. Ah ! ah ! ça sent une petite odeur de retour ! Donc au revoir !

*Jeudi, 5 juin.*—Je me rendis à 7 $\frac{1}{2}$  hrs. à la Propagande. Un petit mot de Mgr Jacobini m'invitant à y retourner demain avant-midi. J'ai dîné à St-Claude avec Mgr Labelle, Mgr Baroncini, Mgr Savelli et l'avocat Branchi. Le dîner fut suivi d'une conversation très intéressante sur la démocratie catholique et le rôle qu'elle est appelée à jouer dans le monde.

*Vendredi, 6 juin.*— Je suis allé chez Mgr X. Enfin tout est fini. J'ai vu le texte des dernières réponses promises. C'est incroyable, mais cela est, mes espérances les plus vastes sont dépassées. Ces documents me seront envoyés dans quelques jours au Collège Canadien. Ceci est encore sous le plus grand secret. J'attends que j'aie les pièces en main pour écrire à Mgr l'Archevêque de Montréal. Je garde des surprises

pour bien du monde. Cependant cela ne change en rien l'époque de mon départ ; il reste plusieurs petits compléments à parfaire ; et je dois surveiller les impressions qui sont commencées. Ces mémoires resteront comme références et sources d'études pour le règlement des difficultés à venir. Je bénis Dieu de ce succès complet, et je vous invite à le remercier avec moi. Ces décisions sont grosses de bienfaits pour notre pays. Tout n'est pas fini chez nous, bien entendu ; la lutte est de ce monde ; mais nous sommes sur la voie qui mène à la paix véritable.

*Samedi, 7 juin.* — L'ai-je rêvé ? l'ai-je appris autrement ? Vraiment je ne saurais dire. Mais il me semble qu'un soleil trop ardent, les vitraux étant restés fermés ( et qui aurait pensé de les ouvrir après un printemps aussi froid ? ) est venu rôti les melons. Allons, pauvre mère, faut-il se faire de la peine pour si peu ? Au lieu de petits melons, maîtres peut-être que nous aurions eus, nous en mangerons de beaux gros succulents qui poussent sur le marché de Montréal. J'ai découvert une mine ici ; et je vais apporter de quoi acheter tous les melons et tous les concombres de St-Lin. Je n'ai pu m'empêcher de rire. Cela m'a rappelé la fois que le vendredi saint, à l'Isle Bizard, M. Perrault étant chez nous, les messieurs habillés en soie du village, étaient venus passer leurs pattes à travers les vitres de mes vitreaux. Mais alors je ne riais pas ; je leur aurais volontiers coupé les oreilles et la queue. Nous n'en sommes pas morts, pour tout cela. Ah ! s'il n'y avait jamais de plus grand malheur ! Allons, n'y pensons plus ; pensons seulement au plaisir que nous aurons de nous revoir au commencement du mois d'août. Les jours passent vite, quand on est rendu à notre âge. Déjà nous y arrivons.

J.-B. PROULX, Ptre.

(A CONTINUER)

---

Avez-vous acheté la LITTÉRATURE AU  
CANADA en 1890. Broché 50 cts, relié 60 cts.

# LA SECONDE MÈRE

## I

Il se rappela mille scènes de son enfance, où ce caractère entier, violent et tenace à la fois, lui avait causé des chagrins sans nombre. Et pourtant, comme il l'aimait, cette terrible mère, despoite, injuste parfois, mais si noble, si généreuse, si dévouée aux grandes pensées, toujours si prompte aux grandes actions !

— Mère, lui dit-il, de sa voix caressante, avec le temps, tout s'arrangera ; vous verrez !

Elle se dégagea de ses bras.

— Non, dit-elle, pas de mal entendu. Je ne céderai point ! N'y compte pas !

Il l'embrassa encore une fois en soupirant, et ils restèrent l'un devant l'autre, au milieu du vaste salon, comme des geus qui n'ont plus rien à se dire et qui ne peuvent encore se quitter. Richard retourna vers la porte-fenêtre et l'ouvrit.

Le soleil ne s'était point encore montré, mais on sentait sa présence dans le ciel, derrière les buées blanchâtres. Edme courait, suivi par Jaffé, très loin dans les allées sablées déjà sèches. A un détour, il aperçut son père et revint au galop.

— Je vais faire atteler, dit Richard, pendant que son fils accourait.

— Déjà ? fit sa mère.

Elle avait le cœur gros comme les femmes qui n'ont pas assez pleuré pendant une scène douloureuse. Elle eût aimé maintenant garder près d'elle son fils soumis, l'accabler de tendres reproches et pleurer longuement avec leurs mains unies. La tranquillité apparente de Richard, ce beau calme qu'elle avait tant admiré quand il le conservait vis-à-vis des autres, l'irritaient à présent. Il la devina, assez pour vouloir lui donner un peu de consolation. Edme arrivait, comme un ouragan.

— Va embrasser ta grand'mère, lui dit le père en le recevant dans ses jambes et après l'avoir caressé.

Le petit garçon se jeta à pleu corps sur Mme Brice.

— Va embrasser ton père, fit celle-ci après l'avoir couvert de baisers.

Edme revint docilement, les cheveux dans les yeux, un peu calmé, et très essoufflé. Jaffé parut sur le perron.

— Fais atteler des chevaux frais, dit Richard. Nous allons à la Rouveraye.

— Oh ! papa, emmène-moi ! s'écria Edme en grippant à son père comme à un mât de cocagne.

— Pourquoi pas ? dit la grand'mère, Jaffé le ramènerait.

— Soit, dit Brice.

Ils parlèrent de questions d'intérêt, de baux et de fermages jusqu'au moment du départ. La situation matérielle de Richard et celle de sa mère étaient parfaitement réglées d'avance, et un second mariage n'y pouvait rien changer. Aucune allusion ne fut plus faite de part ni d'autre à l'événement qui bouleversait leurs existences.

Le petit garçon reparut, soigneusement coiffé, élégant comme un prince de conte de fées dans son costume gris ; Jaffé le jucha près de son père sur le haut siège du phaéton.

— Pas de courroie, pas de courroie, je suis trop grand ! cria Edme en se débattant de toutes ses forces, au moment où Jaffé voulait l'attacher par la ceinture, afin d'éviter une chute encore plus probable que possible.

— Si tu ne veux pas de courroie, dis tranquillement Richard il faut rester aux Pigeons ; je ne veux pas courir le risque qu'il t'arrive au accident.

Edme allait répondre quelque chose ; le regard de son père l'arrêta. Il se tut, le cœur gonflé, et se laissa attacher. Jaffé monta derrière, Richard, tenait déjà les guides.

— Au revoir, mon fils, dit Mme Brice qui, debout sur le perron, avait suivi cette petite scène avec une certaine inquiétude. Edme, sois bien sage !

L'enfant fit un signe de tête sans mot dire. Il avait l'air d'un bel animal sauvage, traqué par les chasseurs.

Ils partirent ; le petit garçon ne dit rien pendant un temps assez long ; il se sentait blessé dans sa dignité enfantine. La route était bonne, mais les chevaux étaient vifs, et Richard ne pensait peut-être pas toujours uniquement à son attelage. A un carrefour, ils tournèrent si brusquement que la voiture en ressentit une assez forte secousse, et l'enfant, qui rêvait, fut projeté en dehors du siège. Quoique Jaffé l'eût reconnu par l'étoffe de sa blouse, sans la courroie Edme eût assurément roulé sur la route.

— Ah ! vois tu ? fit le père tranquillement, lorsqu'il fut bien rassis. Si je t'avais écouté ?.....

L'enfant avait eu peur, mais c'était un vaillant petit garçon, et il savait le prouver. Il n'avait pas crié, et maintenant il se tenait fort grave, la main gauche fermement attachée à la barre du siège. Il ne répondit rien à son père ; un instant après, il le tira doucement par la manche.

— Papa, dit-il, embrasse-moi. Et il tendit vers lui son petit visage honnête.

## II.

La Rouveraye était distante d'une dizaine de kilomètres au plus ; la route délicieuse s'enfonçait à travers le bois jusqu'à la grille du parc. Au moment où le phaéton traversait le pont, un rayon de soleil illumina les fenêtres du château ; une surtout, en pleine lumière dorée, miroitait comme une glace. Richard reconnut la fenêtre du petit salon de sa femme, où il avait passé les dernières heures pénibles de l'agonie, alors que les deux mères qui entouraient la mourante ne lui permettaient plus de s'approcher, mais seulement de la regarder, debout dans la large baie. Était-ce parce que Madeleine avait trop appartenu à ces deux mères, que son mari n'avait jamais pu l'aimer autant qu'il l'eût voulu ?

Comme il se posait cette question, il arriva devant le château, qui semblait flamboyer en son honneur.

— Madame est au cimetière, dit le vieux valet de pied qui lui ouvrit la porte. Elle va revenir.

— Allons au-devant d'elle, dit Edme en tirant la main de son père pour redescendre le perron.

— Vas-y avec Jaffé, répondit Richard.

Le petit garçon partit à la hâte, et Brice entra dans la maison. Mlle Yveline va bien ? demanda-t-il au vieux domestique. Sans attendre de réponse, il disparut, et monta l'escalier comme s'il n'avait eu que vingt-cinq ans. Arrivé au second, il poussa une porte et entra dans une vaste pièce, garnie d'un lit, d'un berceau et de quelques meubles ; tout cela avait cet air à la fois vide, vaste et habité qui appartient aux chambres de petits enfants.

— Bonjour, nounou, dit-il à la jeune femme qui s'était levée en l'entendant entrer ; puis il se dirigea rapidement vers le berceau.

La fillette dormait de ce calme sommeil d'après-midi, moins profond que celui de la nuit, moins affairé, pour ainsi dire ; elle dormait habillée à demi, ses bras et ses jambes nus, ses petits pieds chaussés de bas de laine seulement, les boucles de ses cheveux sur les yeux, les joues roses, avec une grâce enfantine qui n'excluait pas une sorte de dignité à la fois comique et touchante.

Le père se pencha sur elle et la regarda longuement.

C'était sa chérie, son trésor, la joie de ses yeux. Dès les premiers temps de son mariage, il avait souhaité une petite fille. Lorsque, après cinq années d'attente, il s'était enfin vu père, la venue de son fils n'avait satisfait qu'à moitié son désir. Enfin Yveline était née, et il s'était trouvé heureux ; les premiers gestes de l'enfant l'avaient transporté de joie, les premiers sons de sa voix lui avaient paru plus délicieux que toute musique... Au bout de quatre mois de ce bonheur, la jeune mère était morte, d'une fluxion de poitrine, en quelques jours, dans cette maison où ils étaient venus, comme tous les ans, pour quelques semaines ; la grand'mère, naturellement, avait gardé la petite fille, l'autre grand'mère avait demandé le petit garçon. Est-ce qu'un veuf pouvait

s'occuper de ces petits ? La pensée seule en était absurde ! C'était du moins ce que disaient les grand'mères... et voilà pourquoi Richard Brice, seul, triste, privé de ses enfants, s'était laissé prendre le cœur par un grand amour, un amour qui serait le seul de sa vie, pour Mlle Odile Montaubray.

Il baisa doucement les petits poings fermés, qui frissonnèrent légèrement au contact de ses lèvres pourtant si prudentes ; puis il se releva, pour résister au besoin de dévorer de baisers les bras et le visage de la chérie, car il avait peur de la réveiller. Mais elle ouvrait déjà ses jolis yeux clairs, où le sommeil semblait avoir laissé une légère vapeur, et s'étirait avec une grâce exquise.

Le regard d'Yveline erra un instant sur les murs, sur la flèche de sa barcelonnette ; il s'arrêta ensuite devant elle, avec une expression d'abord indécise, puis joyeuse, et enfin elle dit :

— Papa !

Richard l'enleva dans ses bras, tout fier qu'elle l'eut reconnu depuis un mois qu'il ne l'avait vue.

— C'est qu'elle a tant d'esprit ! dit la nounou en la lui prenant des mains ; elle n'a que vingt-deux mois, et je vous assure qu'elle a plus de connaissance que bien des vieux !

Le père et la petite fille firent alors une de ces parties délicieuses que seuls peuvent comprendre ceux qui ont aimé leurs enfants. A quatre pattes sur le tapis, ils jouèrent et coururent l'un après l'autre, jusqu'à ce que Brice se souvint qu'il était venu accomplir un devoir désagréable auprès de sa belle-mère.

— Madame n'est pas encore rentrée ? dit-il en se remettant sur ses pieds, et en tirant ses habits pour leur donner une apparence correcte.

— La voici qui revient, répondit la nourrice en apportant une brosse. Edme parut sur le seuil, tenant la main de Mme de la Rouveraye, qu'il affectionnait.

La belle-mère de Richard était absolument l'opposé de sa mère ; autant l'une était vive et fluette, autant l'autre était grande et majestueuse ; lente dans ses mouvements et dans ses discours, peu prompte à manifester ses impressions ou ses sen-

timents, bonne et tendre, mais souvent méconnue, à cause de sa réserve, Mme de la Rouveraye avait plus d'affinité avec la nature de son petit-fils Edme qu'avec celle d'Yveline ; mais elle aimait si également les deux enfants, qu'elle ne se fût pas permis de manifester une préférence extérieure. C'était une femme très droite, et, de bonne heure, elle avait appris à se refuser tout ce qui n'était pas l'accomplissement du devoir dans toute sa sévérité. Il y avait d'ailleurs en elle un fonds de tristesse qui assombrissait sa vie, mais sans qu'elle en fit souffrir les autres. Elle aimait à être triste ; c'était pour elle une jouissance mélancolique, à laquelle elle trouvait un charme exquis.

Après le premier échange de paroles, Edme fut laissé avec sa petite sœur, et Richard suivit sa belle-mère dans le petit salon. C'était une pièce de grandeur moyenne, tout intime, aux murs couverts de portraits ; on voyait que Mme de la Rouveraye y vivait constamment avec tous ses souvenirs. Une poupée assise sur une chaise basse témoignait qu'Yveline n'en était point excluse.

—Je crains, dit Brice lorsqu'ils se furent assis, que ma lettre ne vous ait causé du chagrin.....il faudrait me le pardonner, ma chère maman.....

Il disait à Mme Brice : "Ma mère", et à sa belle-mère : "Maman." Il avait trouvé en celle-ci, qu'il avait d'ailleurs connue de tout temps, une tendresse latente, un besoin de caresses morales, qu'il était heureux de contenter par la douceur de son langage.

—J'ai eu du chagrin, répondit Mme de la Rouveraye, mais ce n'est pas votre faute, Richard, et je ne vous en veux point.

Un petit silence suivit ; elle leva sur son gendre ses beaux yeux noirs, battus et fatigués par tant de larmes, et ajouta lentement :

—Cela devait arriver.

—Quoi ! s'écria Brice, ému, vous pensez que.....

Il n'osa achever, tant il lui semblait cruel de dire à cette mère qu'il voulait mettre une autre femme à la place de fille qu'elle avait perdue.

—J'ai pensé que vous auriez idée de vous remarier, un jour ou l'autre, oui ; et je trouve que vous avez raison.

Très surpris, encore plus heureux, Richard prit la main de sa belle-mère et la baisa avec une affection profonde. Elle l'avait compris, elle ! alors que sa propre mère avait eu tant de peine à admettre seulement cette pensée ! Il lui en sut un gré infini.

—On m'a d'ailleurs parlé de votre fiancée, reprit Mme de la Rouveraye ; je sais qu'elle est belle et bonne, et accomplie de tout point.....

— Vous le saviez ? fit Richard étonné.

— Oui... on m'écrivait beaucoup de choses..., répondit-elle avec un demi-sourire.

— Ma mère l'ignorait, cependant...

— Je n'avais pas le droit de lui en parler ! Ce pouvait n'être qu'un bruit en l'air, et puis, mon cher Richard, il m'a semblé que, si c'était vrai, c'était à vous de le dire, et non à moi...

Il baisa une seconde fois cette main prudente et sage, qui décachetait tant de lettres sans éprouver le besoin d'en faire part autour d'elle, et se sentit fort soulagé.

— Mlle Montaubray, dit-il avec une joie visible, est, en effet une personne fort distinguée ; mais je suis bien heureux, chère maman, de vous voir faire un si bon accueil à un projet que vous, entre toutes, auriez eu mille fois raison de ne pas approuver.

—Votre mère n'a pas fait de même ? demanda la belle-mère avec une expression de raillerie presque imperceptible.

—Non ! fit Richard en souriant. J'ai dû livrer bataille. J'ai obtenu un résultat qui ne me satisfait point complètement ; mais je compte sur le temps, et sur vous, pour adoucir certains angles...

Le temps, oui... moi...je n'ai pas d'influence sur votre mère, mon cher Richard, ni sur personne, d'ailleurs, je crois. Parlez-moi de Melle Montaubray.

La tâche était délicate et périlleuse ; Brice s'en tira cepen-

dant à son honneur ; sa belle-mère l'écoutait avec attention profonde, posant çà et là une question qui prouvait combien cet entretien l'intéressait.

— Enfin, conclut Richard, je ne demande qu'une chose, c'est de pouvoir la rendre assez heureuse pour la remercier de ce qu'elle consent à faire pour moi et pour mes enfants.

La physionomie bienveillante de Mme de la Rouveraye se modifia tout à coup, comme l'apparence d'une chambre dont on vient de fermer la fenêtre.

— Vos enfants, mon ami, dit-elle, sont, je crois, en dehors de la question.

— Comment ? fit Richard avec le sursaut d'un homme soudain plongé dans de l'eau froide.

— Votre mère gardera Edme, probablement. Quant à moi, vous avez assez de jugement pour sentir qu'il y aurait folie à tenter de me redemander Yveline.

Brice sentit qu'il s'était mépris tout le temps. La bonne grâce de sa belle-mère n'était que l'abandon de droits en réalité chimériques ; c'était, de plus, le fait d'une femme très bien élevée et qui avait compris de quel mauvais goût serait le moindre symptôme d'opposition au mariage de celui qui avait été son gendre. La grand'mère serait inflexible.

— Cependant, fit le député, Yveline est ma fille ..

— Yveline est la fille de ma fille, tout ce qui me reste d'elle, le seul être qui me rattache à l'existence..... Je mourrai, mon cher Richard, cela ne tardera sans doute pas beaucoup, car mes jours sont comptés..... Vous n'auriez jamais le triste courage d'arracher à une mère qui a tout perdu, l'unique objet de ses affections en ce monde ! Elle vous reviendra alors, — et je serai heureuse de songer, en quittant la vie, que je la laisse aux soins de la remarquable personne qui doit être votre femme.

— Mais, maman, insista Brice avec toute la souplesse dont il était capable, vous vivrez au contraire très longtemps, nous l'espérons tous, et personne ne le désire plus que moi... Alors, je ne pourrai jamais jouir de la présence de ma fille ?

(A CONTINUER)

Je ne vois pas la LITTÉRATURE AU CANADA dans votre bibliothèque ! Le second volume paraîtra dans le courant de 1892 ; achetez 1890, si vous voulez avoir la série.

---

#### DÉCISION JUDICIAIRE CONCERNANT LES JOURNEAUX

Article 1. — Toute personne qui retire régulièrement un journal du bureau de poste, qu'elle ait souscrit ou non, que ce journal soit adressé à son nom ou à celui d'un autre est responsable du paiement.

Article 2. — Toute personne qui renvoie un journal est tenu de PAYER TOUTS LES ARRÉRAGES qu'elle doit sur l'abonnement, autrement l'éditeur peut continuer à lui envoyer jusqu'à ce qu'elle ait payé. Dans ce cas l'abonné est tenu de payer en outre le prix de l'abonnement jusqu'au moment du paiement, qu'il ait retiré ou non le journal du bureau de poste.

Article 3. — Tout abonné peut être poursuivi pour abonnement dans le district où le journal est publié, lors même qu'il demeurerait à des centaines de lieues de cet endroit.

Article 4. — Les tribunaux ont décidé que le fait de refuser un journal du bureau de poste, ou de changer de résidence et de laisser accumuler les journaux à l'ancienne adresse, constitue une présomption et une preuve *prima facie* d'intention de fraude.

---

Avez-vous acheté la LITTÉRATURE AU CANADA EN 1890. Broché 50 cts, Relié 60 cts.

---

N. B. — L'abonnement à l'ETUDIANT est encore de 50 centins pour les écoliers, les religieuses et les institutrices.

---

## A l'Œuvre et à l'Épreuve

PAR LAURE CONAN

—:):—

Roman historique. L'auteur a poli et repoli son ouvrage. Pensées nobles, sentiments délicats, expressions heureuses, couleur locale respectée, cœur humain bien rendu : voilà ce que l'on trouve dans ce volume.

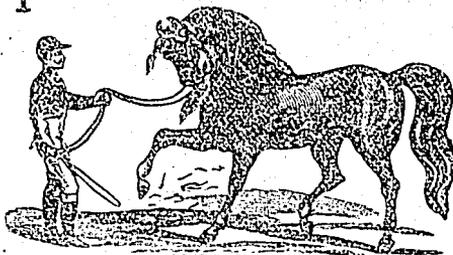
En vente au bureau de l'ETUDIANT : 52 centins, franc de port.

---

#### NOUS TENONS A LA DISPOSITION DES AMATEURS :

Le COUVENT de 1886, broché.....	\$0.25
La FAMILLE de 1891, relié.....	1.10
La LITTÉRATURE au CANADA en 1890, reliure de luxe, franc de port.....	60
DICTIONNAIRE DES VERBES IRRÉGULIERS conjugués, broché, franc de port.....	25
COUPS DE GRAYON, par F. A. B., broché, franc de port.....	25

# Spécifique du Professeur VINK



## REMEDE PAR EXCELLENCE CONTRE LA TOUX, la GOURME, l'ÉPIZOOTIE chez le cheval

Employé depuis pres de 25 ans aux États-Unis et au Canada avec un immense succès.

Lors des ravages de l'Épizootie en 182, nombre de chevaux n'échappèrent au terrible fléau que grâce au SPÉCIFIQUE DE VINK. Chose remarquable, les chevaux auxquels on administra le SPÉCIFIQUE recouvrèrent une santé parfaite, ne conservant aucun reliquat de la maladie.

Le SPÉCIFIQUE DE VINK est aussi reconnu comme la meilleure préparation que l'on puisse employer pour purifier le sang des Chevaux et des Bestiaux. Sous son influence l'appétit perdu revient promptement, le poil devient luisant et la santé de l'animal ne tarde pas à s'améliorer.

Des témoignages nombreux de VÉTÉRINAIRES et autres, attestent la haute valeur du SPÉCIFIQUE DE VINK, dont la réputation maintenant est à l'abri de toute atteinte.

En vente chez tous les Pharmaciens et Marchands.

PRIX: 75 Cts LE GROS PAQUET,